

Témoignage : regard sur la fin de vie et la mort dans la culture tchadienne

Gédéon Kouladjé¹

Il m'a été demandé d'apporter un témoignage sur la manière dont des chrétiens de cultures différentes vivent la mort et la fin de vie. En quoi la culture africaine, en particulier, peut influencer la manière dont des chrétiens envisagent fin de vie et mort ? Le mot « africain » est trop vaste pour être utile ici, mais c'est particulièrement ma culture tchadienne qui va intervenir, sachant que mon métissage culturel va me permettre de rejoindre certaines sensibilités représentées ici.

Je propose de le faire en 3 points :

- + La mort dans ma culture, mais précoloniale ;
- + l'apport du christianisme ;
- + un témoignage de vécu pastoral.

Dans ma culture précoloniale

Lorsqu'une personne dans la force de l'âge décédait, toute activité cessait dans le village. Je précise que la mort d'une personne âgée n'est pas aussi douloureusement ressentie que la mort d'un jeune ou d'un adulte. Car à nos yeux, une personne âgée ne meurt pas, elle disparaît. Sa mort était accueillie avec une certaine joie parce qu'elle était partie rejoindre ses ancêtres dans l'autre monde pour se reposer auprès d'eux de tout ce qu'elle avait pu accomplir sur la terre. De là, elle agirait en faveur des vivants lorsqu'ils invoqueraient son nom sur l'autel des ancêtres.

1. Gédéon Kouladjé est pasteur d'une Église de l'Alliance des Églises évangéliques interdépendantes (AEEI), à Cergy.

Si c'était la mort d'un nouveau-né qui se produisait, on accueillait la nouvelle avec tristesse, certes, mais surtout avec espoir, parce qu'on pensait que ce petit enfant, qui était venu en visite éclair, reviendrait.

D'un côté, donc, il y a l'idée que la personne décédée va rejoindre les autres pour avoir ensuite un rapport avec les vivants, de l'autre, l'idée que le nouveau-né reviendra.

Le décès était annoncé au son des tam-tams pour avertir ceux qui sont aux champs qu'un événement grave venait de se produire au village. De nos jours, c'est par des téléphones portables, SMS, annonces sur les ondes des radios que la nouvelle se répand. La plupart des gens quittaient précipitamment leur travail pour se rendre auprès de la famille éprouvée. La réalité évidente, c'est qu'on ne laisse pas la famille seule face à la mort. Les proches viennent aussi rapidement que possible. C'est comme si l'on demandait à toute la famille de venir constater la mort.

Une fois toutes les formalités sanitaires accomplies, la dépouille était exposée au milieu de la famille. S'ensuivaient des manifestations bruyantes, des cris ; des gens se laissaient tomber, se cognaient la tête contre un mur ou un arbre... Il y avait aussi ceux qui essayaient de tempérer les ardeurs, de consoler, de relever ceux qui étaient tombés... Bref, on pleurait très bruyamment le mort.

Puis le plus sage, le plus influent, prenait la parole et demandait la cause de la mort. Car, à l'exception des centenaires, tout le monde est censé mourir victime de l'art diabolique du sorcier. Aujourd'hui encore, existe dans certaines ethnies l'idée que quelqu'un a agi pour jeter un sort.

Une fois tous les renseignements obtenus, on décidait de la levée du corps pour l'inhumation qui avait lieu en présence de toute la famille et notamment des enfants qui étaient là à toutes les étapes. Il n'y avait pas de cellule psychologique pour les prendre en charge. Tout était vécu devant tous.

Le deuil durait trois jours pour les hommes et quatre pour les femmes. À l'issue de ces délais, on remerciait les participants qui étaient donc libres de rentrer chez eux. Mais rendez-vous était fixé pour un an plus tard, pour les cérémonies de retrait de deuil. Elles avaient lieu après la récolte, période d'abondance de nourriture, car

les manifestations entraînaient beaucoup de dépenses d'argent et de nourriture. Il s'agissait non seulement de nourrir, mais aussi de payer avec générosité les joueurs de tam-tam, de flûte, de balafon, les danseurs... Tous les parents et amis apportaient des présents en nature pour démontrer leur participation aux festivités. Cela durait toute la journée.

Il faut donc retenir l'idée que, dans ce contexte, la mort n'est pas une fin en soi. Elle permet ou assure le passage à une autre vie, de dépasser sa propre finitude, de montrer à la famille du défunt qu'on est à leurs côtés et qu'on oubliera jamais le membre décédé.

L'apport du christianisme

Le christianisme a changé beaucoup de choses. Les perspectives ont été radicalement bouleversées. Il a enseigné que la mort peut avoir des causes multiples : on peut mourir de maladie, de vieillesse, par accident, suite à des catastrophes naturelles de toutes sortes..., sans que cela ne soit le résultat d'un sort jeté par le sorcier ou d'un acte maléfique accompli par les ennemis du village voisin.

Le christianisme a renforcé la prise en charge de la famille du mourant. La communauté doit les assister, les accompagner, prier avec eux, du début jusqu'à la fin. La mort n'est pas la fin de tout, il y a la résurrection des corps qui aura lieu, avec la perspective d'une véritable rencontre, pour toujours, avec le Seigneur de la vie.

La période de deuil est maintenue : trois jours pour les hommes et quatre pour les femmes, mais c'est une période ouverte où même les ennemis peuvent venir présenter leurs condoléances et chercher à se réconcilier. La famille reste bien entourée, elle n'est pas seule.

Les manifestations bruyantes ont été supprimées. Les chorales des Églises prennent en charge l'animation des soirées pendant ces temps de deuil. Une autre forme de solidarité a vu le jour : c'est l'expression concrète de l'amour fraternel mis en œuvre, organisé, partagé pour que la famille du défunt soit véritablement portée, soutenue, consolée. Des messages de réconfort et d'espérance sont apportés. Les invités non chrétiens peuvent parfois, pour la première, fois entendre l'Évangile prêché et surtout chanté. Les concerts qui accompagnent ces périodes provoquent souvent des

mouvements de repentance. Les chants de circonstances peuvent vraiment bouleverser : c'est comme s'il y avait le ciel sur la terre. Ce sont des chants qui mettent en mouvement, qui ont le pouvoir de soutenir dans l'épreuve, « de garder au moment où nos ressources personnelles faiblissent, et qui orientent l'attention vers Dieu pour que les choses de la terre palissent peu à peu ».

L'Église, en collaboration avec la famille, prend largement sa part : à tour de rôle, les membres s'organisent pour rendre visite, avant et après le décès, pour donner des nouvelles aux différents lieux de cultes pour la prière et l'intercession. Il est très rare que quelqu'un décède dans une totale solitude. Il y a toujours des gens autour, à l'hôpital comme au domicile. On s'entretient avec le malade quand son état le permet. Certains confient leurs dernières volontés, remettent leur vie entre les mains du Seigneur avant de s'éteindre, demandent pardon.

Je crois que l'Église a permis de bien prendre en compte la douleur de la séparation, mais aussi de dédramatiser le moment du départ en offrant une communauté de soutien et d'accompagnement jusqu'au bout.

Je peux citer l'exemple de mon oncle qui, sentant venir sa fin, a demandé qu'on ne le ramène plus à l'hôpital et qu'on le laisse s'éteindre à son domicile entouré de tous les siens. Cette volonté a été respectée.

Je peux aussi citer l'exemple de mon cousin. Il ne se sentait pas bien et a fait venir le médecin à son domicile. Ce dernier n'a rien pu faire d'autre que de lui rédiger une ordonnance. Le malade lui a demandé de s'asseoir à ses côtés et il a prié pour le médecin. Puis il s'est remis au lit pour se « reposer ». Il s'est éteint peu après, alors que le médecin n'avait pas encore quitté les lieux.

La fin de vie et les moments de deuil donnent l'occasion de préparer les vivants à prendre conscience du moment de leur départ vers la patrie céleste. Souvent, ceux qui sont sur le point de nous quitter sont plus lucides sur leur fin. Ils nous apprennent du coup à être peu bavard et bien présents, ce qui évite que nous prononcions des paroles inutiles pendant ce moment ultime.

Mon vécu pastoral

Face à cette réalité de la maladie puis de la mort, je suis moi-même passé par des sentiments divers et j'ai eu à faire face à des réactions diverses.

J'ai pu observer qu'il y a aujourd'hui beaucoup de silence autour de la maladie et du malade. L'entourage ne comprend pas toujours spontanément ce qu'il convient de faire collectivement. La tendance est à la privatisation de la maladie et de la mort. Il ne faut pas trop montrer tout ce qui touche aux sentiments de deuil, comme si c'était indécent. Il y a fréquemment absence de la famille autour du lit du malade. Même dans les familles dites nombreuses, seuls quelques-uns font l'effort de veiller sur le malade. Je me suis parfois retrouvé seul autour d'un malade à l'hôpital, cherchant à obtenir l'accord de la famille pour que des membres de mon Église puissent rendre visite au malade. Cette quasi-absence de la famille peut parfois rendre le deuil qui suit difficile, car tout le poids de la souffrance liée à la maladie repose sur les épaules d'un nombre très restreint des membres de la famille.

Chaque fois que c'était possible, il m'a paru naturel de mobiliser l'Église pour qu'elle soit présente, par des visites, des temps de prière, des appels téléphoniques, pour encourager et soutenir le malade et les siens. Je crois que lorsque les gens ne sont pas très bien entourés pendant ces moments difficiles de maladie et de deuil, ils ont tendance à se replier sur eux-mêmes pour finir par se dire sans conviction : « on va s'en sortir ».

La fin de vie et la mort sont une occasion de rendre concrète notre compassion à l'égard de nos frères et sœurs éprouvés. Ceux qui nous précèdent dans le Royaume de Dieu méritent que nous fassions l'effort, en tant qu'Église, de les préparer, de les accompagner en vue de ce départ. Ils nous précèdent dans la présence du Seigneur. Si notre espérance est bien Jésus-Christ (1 Tm 1.1), en qui se concentre l'espérance de la gloire à venir (Col 1. 27), nous avons une excellente raison de mieux entourer et porter ceux qui nous précèdent auprès de Dieu.

Lors du décès de ma mère, par exemple, des amis et frères et sœurs chrétiens de mon Église et de mon pays d'origine sont venus me rendre une visite et nous avons eu des moments de témoignage, de

méditation biblique et des chants, de partage de repas, et ce fut un bel après-midi de joyeuse consolation.

La mort est notre « dernier ennemi » qui sera anéanti. Elle peut encore nous tuer, mais pas tous, elle peut encore nous intimider et nous attrister et nous faire souffrir. Mais elle n'est pas et ne sera pas éternelle. Nous vivrons éternellement avec notre Seigneur Jésus-Christ. Notre espérance est immense. Un chant qui l'exprime bien et c'est par ces paroles que je vais conclure :

Avançons-nous joyeux, toujours joyeux, vers le pays de tous les bienheureux; vers la demeure où Jésus pour nous prie, marchons, marchons c'est là notre patrie. Avançons-nous joyeux, toujours joyeux vers le pays de tous les bienheureux.

Là-haut ! Là-haut ! Tu nous attends Seigneur ! Car c'est à toi qu'appartient notre cœur. « Viens, ô Jésus » ! C'est le cri de l'Église, recueillons dans la terre promise ! Là nous serons joyeux, toujours joyeux, c'est le pays de tous les bienheureux.

Heureux bientôt dans un monde nouveau, nous prendrons place au banquet de l'Agneau. Là, plus de cris, plus de deuil, plus de larmes, plus de péchés, de douleurs, ni d'alarmes ! Là nous serons joyeux, toujours joyeux, c'est le pays de tous les bienheureux².

2. *Sur les Ailes de la Foi*, n° 335.